

Cette “charge intime”: Un entretien avec Mame Coumba Ndiaye

MAME COUMBA NDIAYE ET TOBIAS WARNER

La redécouverte de “Souvenirs de Lagos” de Mariama Bâ a commencé par un indice dans une biographie de Bâ écrite par sa fille, Mame Coumba Ndiaye. *Mariama Bâ; ou, Les allées d’un destin* est le genre de livre qui suscite de telles connexions inattendues. Un hybride inclassable de biographie, de mémoire et de ventriloquie filiale, c’est le seul livre consacré à une étude approfondie de la vie de Bâ. Dans ces pages, Ndiaye trace un portrait intellectuel de sa mère et offre une méditation sur la décolonisation et le genre. S’appuyant sur de nombreux écrits privés et discours inédits de Bâ ainsi que sur une multitude de questionnaires qu’elle faisait circuler parmi les amis et la famille de Bâ, le livre est lui-même une archive. Tout au long du texte, Ndiaye oscille de manière émouvante entre écrire en tant que biographe et en tant que fille. “Je ne suis pas extérieure à la narration,” comme elle le dit dans cette interview, qui a été réalisée et éditée par Tobias Warner. Cette conversation a eu lieu entre décembre 2023 et juin 2024 par courriel et *WhatsApp*. Ndiaye commente notamment sur ses recherches sur la vie de sa mère, leur relation épistolaire mère-fille, le rôle de la culture imprimée dans leur famille et l’actualité du travail de Bâ aujourd’hui.

Tobias Warner: Pouvez-vous nous dire quelque chose sur votre propre trajectoire et ce qui vous a mené à écrire *Mariama Bâ ou les allées d’un destin*?

Mame Coumba Ndiaye: Après le bac série A et deux années d’études de lettres à la Sorbonne-Nouvelle Paris 3, j’ai viré vers la comptabilité. J’ai travaillé en tant que chargée de paie dans différen-

tes entreprises où j'ai pris ma retraite. Aujourd'hui je suis à mon compte personnel dans la déco et le stylisme. Pourquoi écrire une biographie? À défaut de biographie sur l'auteure entraînant une désinformation et des zones d'ombres sur une écrivaine qui fait autorité dans l'histoire du féminisme en Afrique. Ensuite l'histoire du sujet implique des thèmes qui s'appliquent encore à la vie d'aujourd'hui.

TW: Dans la préface, Aminata Maïga Ka qualifie votre livre comme un "roman biographique." Je me demandais ce que vous pensiez de cette description.

MCN: À travers ces expressions que nous entendons souvent en littérature: biographie romancée, biographie romanesque, roman biographique, la part des frontières est assez floue, chacun y va de sa propre interprétation. Aminata Maïga, en tant qu'écrivaine et amie de Mariama Bâ ne nie pas la charge intime qui me lie avec la biographiée. En effet, je ne suis pas extérieure à la narration. Toutefois, elle n'ignore pas non plus et elle le démontre dans une longue argumentation, que j'ai versé des données objectives de première main dans cet opus.

TW: Pouvez-vous nous en dire plus sur ce sujet? L'un des aspects les plus frappants de votre travail est ce mélange de la posture d'un biographe avec une intimité familiale. Vous puisez dans des archives familiales pour vos recherches, tout en écrivant sur Mariama Bâ à la troisième personne.

MCN: Comme je ne me sentais pas autorisée à écrire une biographie scientifique, étant la fille de Mariama Bâ, j'ai pris le parti de rédiger un essai biographique qui est le plus souvent assujéti au principe de la subjectivité sans pour autant perdre son poids sur la vérité des faits d'où ce mélange d'intimité familiale et de distanciation que vous évoquez.

TW: Parfois il me semblait que votre voix s'harmonisait avec celle de Mariama Bâ. Bref, que vous vous permettiez d'imaginer ce qu'elle aurait

pu penser ou ressentir dans certains moments. Comment avez-vous envisagé la relation entre votre voix de biographe et celle de Mariama Bâ?

MCN: Bien sûr, on est tenté de confondre la voix de la biographiée à celle du Moi, ce "je" de l'essayiste qui cherche au contraire à faire découvrir le sujet dont les idées et les opinions ne peuvent se traduire que par ce "je" de l'écriture. Elle est par ailleurs un "je" critique qui ne reste pas enfermée à la seule version de l'auteure, amenant ainsi les lecteurs à réfléchir ou à ouvrir d'autres travaux de recherches. Heureusement que nous disposons de signes diacritiques comme les guillemets pour annoncer les citations en indiquant la source en annexes.

TW: L'histoire que vous racontez de la vie de Bâ suit les conventions d'une chronologie linéaire à certains égards, mais la narration semble également guidée par les exigences de la mémoire, avec toutes ses digressions suggestives et ses connexions surprenantes. Pouvez-vous commenter la façon dont vous avez choisi de structurer votre livre?

MCN: Dans l'avant-propos j'ai mis en exergue la consécration de Mariama Bâ à Francfort grâce à son prix Noma. Un phénomène littéraire mondial qui m'a amenée à définir le parcours de sa vie d'écrivaine qui n'est autre que l'histoire de ses idées. C'est à partir de cette notation que la structuration du livre s'est faite d'elle-même, d'où la succession linéaire des chapitres, de l'enfance à la mort. Devrais-je encore vous avouer qu'il s'agit d'un essai où j'entretiens un lien étroit avec l'auteure à l'opposé du discours méthodique soumis aux exigences d'un objet d'étude? Ce livre, peut-on dire, est l'expression d'une aventure vécue qui me place au cœur de la création avec un discours libre, franc, personnel d'où le flux évocateur de tout ce qui résonne en moi comme symboles et souvenirs. Un flux accompagné pourtant de questionnements côtoyant des faits et des témoignages avérés.

TW: Votre travail s'appuie sur une multitude de sources, publiées ou non, que vous reproduisez en annexe. Il s'agit notamment d'entretiens, de

correspondances, de discours et de photos. Comment avez-vous rassemblé les archives pour ce projet?

MCN: J'avais déjà organisé le plan et élaboré en gros les idées de mon livre. J'étais surtout préoccupée par le retour de mes fiches sur lesquelles j'avais transcrit de nombreuses questions concernant l'auteure. Je les avais au préalable distribuées à plusieurs de ses proches (enfants, parents, amis, collègues et connaissances). Je savais qu'elle gardait des documents mais pas en si grande réserve dans les tiroirs de sa table de chevet. En dehors des documents que vous avez cités, s'y trouvaient aussi le manuscrit du *Chant écarlate* et celui de son troisième roman (la suite d'*Une si longue lettre*). C'est ainsi que certains documents se sont insérés progressivement dans le livre avec d'autres que je suis allée chercher dans les archives et chez sa sœur aînée.

TW: Je suis frappé par votre description des fiches que vous avez envoyées à des amis, aux collègues, et à la famille de Mariama Bâ. C'était comment cet aspect de vos recherches?

MCN: Je prenais comme principe de poser toujours les mêmes questions sur les fiches. Par exemple: "Quelle est la qualité ou le défaut dominant chez Mariama Bâ?" La générosité et l'obstination à ses décisions revenaient le plus souvent comme réponses. D'autres questions: "Pour quelles raisons, elle n'a pas très tôt commencé à écrire?" "Trouvez-vous que Mariama Bâ est une fleur bleue?" "Est-ce qu'on peut dire qu'elle est une révoltée?" "Que vous a apporté Mariama Bâ en tant qu'amie, collègue, parente etc.?" "Qu'est qui vous a le plus marqué dans *Une si longue lettre*?" "Mariama Bâ est-elle vraiment ce qu'elle semble prôner dans son livre?" Une fois que les fiches étaient toutes collectées, je prenais la réponse qui revenait régulièrement à ladite question pour l'inclure dans la narration.

TW: Pourquoi avez-vous choisi des fiches comme moyen de recueillir et d'intégrer les

réponses des proches de l'auteure, plutôt que de les interviewer et de prendre des notes?

MCN: J'ai préféré les fiches pour donner plus de liberté à mes destinataires. En tant que fille de l'écrivaine, l'option d'un entretien incluait nécessairement une présence physique et cela pourrait influencer ou biaiser les réponses sur les questions sensibles. Cela a joué un rôle important dans la construction de mon livre. En me situant ainsi en dehors des jugements émis sur Mariama Bâ, je recueillais des informations de source de ceux qui l'ont connue. Je ne me contentais pas de ma propre expérience avec le sujet, ni de la seule version de la biographiée. C'était l'angle le plus intéressant dans ce projet d'écriture. Avoir dès l'entame de nombreux avis des proches sur mon sujet d'étude. Des collègues et certaines connaissances de Mariama Bâ qui ne me sont pas très familiers ont été d'ailleurs les sources les plus fiables.

TW: Dans certains chapitres, vous vous appuyez également sur votre correspondance avec votre mère. Quelle était votre propre relation épistolaire avec Mariama Bâ?

MCN: J'ai passé sept années d'études, de la sixième secondaire à la terminale en interne à l'École Normale de Jeunes Filles de Thiès situé à soixante-dix kilomètres de Dakar. Je sortais une fois dans le mois et il n'existait pas encore le téléphone portable. En voulant compenser cet éloignement des miens instauré par mon père, elle m'avait promis d'établir une relation épistolaire. Laquelle ne s'est pas interrompue sauf pendant les vacances mais enrichie au fil des années lors de mon séjour universitaire à Paris. Je lui posais des questions sans tabou auxquelles je lui sais gré d'avoir répondu ouvertement.

TW: L'une des tensions récurrentes dans votre biographie est la frontière entre la fiction et la réalité. Vous mentionnez que de nombreux lecteurs avaient tendance à confondre les fictions de Mariama Bâ avec sa propre vie: "c'est à croire que sa biographie se résume dans *Une si longue lettre*," comme vous disiez. Et, comme vous expli-

quez dans l’introduction, cette confusion était une des raisons pour lesquelles vous vouliez écrire ce livre. Mais vous observez aussi que Mariama Bâ “ne saurait jamais établir—telle était sa nature d’écrivain—de frontières entre la réalité et ce qu’elle écrivait.” Comment voyez-vous cette tension entre fiction et vie—en ce qui concerne la vie et les écrits de Mariama Bâ mais aussi dans votre propre livre?

MCN: Cette association de Mariama Bâ à son héroïne Ramatoulaye a d’abord été le fait de la presse qui a propagé l’information. Et la rumeur s’en est emparée en parlant d’œuvre autobiographique. Cette rumeur tenace qu’un auteur compare d’ailleurs à juste titre à “une vérité qui se promène comme un mensonge de bouche à oreille et qui ne fait pas réfléchir les gens.” Avant même que je n’écrive le livre, les Nouvelles Éditions envoyaient à mon adresse, des étudiants qui cherchaient plus d’amples informations sur Mariama Bâ. Et la plupart confondaient littéralement Mariama Bâ et la narratrice d’*Une si longue lettre* qui constituaient pour eux la seule et même personne. Le constat était le même chez des lycéens qui avaient l’auteure dans leur programme.

En effet, c’est une des raisons qui m’a poussée à l’écriture en vue d’asseoir la vérité et j’ai eu bien fait d’arrêter les amalgames et les controverses sur un sujet aussi sensible que celui de la vie privée. Mais pas que, je devais aussi libérer le lecteur à aller plus loin dans ses recherches, à découvrir le modèle comme je l’ai mentionné plus haut.

Bien sûr, ses écrits parlent aussi de choses qu’elle a vécues, aimées ou blâmées. Et le combat pour l’émancipation de ses sœurs africaines lui était d’une acuité telle que l’unicité de voix et l’harmonie du ton de l’héroïne se confondent à celles de l’écrivaine. Dans ces passages, on découvre sans aucun doute Mariama Bâ derrière la narratrice. Et quel auteur engagé peut-il écrire sans mettre ce à quoi il aspire et qu’il lui semble impossible de renoncer?

Si l’on ne peut avoir le meilleur des mondes, il nous est toujours possible de tendre à un monde

meilleur. C’est tout à fait humain et réaliste dans toute œuvre engagée. En ce qui me concerne, s’il est vrai qu’il y a une certaine tension comme vous dites entre la fiction et la réalité, je n’en ai senti aucune friction parce que je dois la vérité à l’absente et ce désir d’authenticité m’a guidée tout au long de l’ouvrage. Si l’on peut parler de tension, c’est vers la fin de l’écriture qu’elle est advenue, lorsque je me suis mise à pleurer à chaudes larmes comme si c’était hier la veille le jour de son décès.

TW: La culture de l’écrit semble être un fil conducteur dans le portrait que vous avez tracé de Mariama Bâ. Bien évidemment il serait de même chez n’importe quel écrivain, mais vous citez aussi quelques faits qui témoignent d’une importance plus centrale et durable: le fait qu’Amadou Bâ (le père de Mariama) était fondateur d’un journal, *L’informateur-Dakarois*, et qu’Obèye Diop également dirigeait *L’Ouest Africain*. Je pense aussi à votre description très émouvante de la façon dont Bâ continuait à écrire jusqu’à la fin de sa vie. C’était comment alors la culture de l’écrit dans votre famille et quelle était l’importance de l’écrit pour Mariama Bâ?

MCN: Ils étaient de ceux de la culture de l’écrit, des gens du verbe, de puissants marqueurs de leur temps, aptes à manier les normes rédactionnelles en fonction de l’information et de la pensée critique. Cette importance de l’écrit comme forme puissante d’apprentissage, Mariama le doit à son père qui dès l’enfance, “l’inondait de livres,” écrit-elle. Et plus tard, cette appétence des lettres va se renforcer à l’École Normale à travers des expériences livresques où elle découvre un monde hiérarchisé, assimilé, dominé d’où ce sentiment de révolte de sa race dans “Enfance à Dakar,” écrit en 1947. Elle n’avait que dix-huit ans. Ce cri de révolte n’est pas passé inaperçu à Emmanuel Mounier, intellectuel politique majeur, inventeur du concept d’engagement qui a repris le texte dans la revue *Esprit*.

Avec son mari, Obèye Diop, ce fut un partage privé et intime dans les idées, une fusion

intellectuelle qui a servi à sa femme de soupape de sécurité pour affronter un monde où sévit un patriarcat séculaire, fondé sur le privilège de l'homme. Ainsi elle n'a pas hésité à inviter les femmes (restées minoritaires dans cet art) à prendre la plume pour bouleverser cet ordre établi à leur détriment et prendre leur destin en main.

Avec le retentissement de son premier livre, elle prend de plus en plus conscience de son rôle sur la promotion des droits de la femme. Elle n'est plus une écrivaine à temps partiel et se consacre désormais à cette contribution littéraire. Mariama Bâ n'arrêtera pas de produire, en faisant de l'écriture vers la fin de sa vie, une sorte de thérapie comme pour arriver à vaincre la mort. Peu de femmes sont citées parmi les grands noms de la littérature africaine alors qu'elles ont plus de choses à dire sur leur vraie condition. Mariama aura à jouer ce rôle de précurseur dans cette littérature.

TW: Une brève mention du voyage de Bâ à Lagos dans votre livre a contribué à la récupération de "Souvenirs de Lagos." Pouvez-vous nous en dire plus sur les expériences de Bâ au FESTAC ou sur ses écrits pour *L'Ouest Africain*?

MCN: Les années 70 notamment 77 m'ont trouvée en France. Ce voyage à la FESTAC au Nigeria de Mariama Bâ, c'est par une lettre de mon beau-père Obèye Diop que je l'ai appris. J'ignorais que *L'Ouest Africain* publiait des écrits de Mariama Bâ. Il est évident que cette publication dans la presse a dû créer chez Mariama Bâ un déclic et un vif retour sur soi, sur ses capacités artistiques à produire des textes de haute facture. Un déclic qui sera stimulé plus tard par les encouragements d'Annette Mbaye d'Erneville. Désolée de ne pas vous en dire plus si ce n'est par vos soins que j'ai pu découvrir les publications de Mariama Bâ dans

L'Ouest Africain qui à bien des égards, comme vous l'avez souligné, a servi de premier atelier à *Une si longue lettre*.

TW: Vous notez dans votre livre que les écrits de Mariama Bâ conservent toujours leur "force d'actualité." Selon vous, en quoi consiste l'actualité du travail de Mariama Bâ aujourd'hui? Au Sénégal, pour la littérature africaine, ou bien dans le monde plus largement?

MCN: Plus d'une quarantaine d'années après sa disparition, Mariama Bâ reste encore incontournable dans les grands débats féministes en Afrique, notamment au Sénégal. Son héritage intellectuel continue d'alimenter des travaux universitaires, des espaces de réflexions, l'action militante de nombreuses femmes. Elle semble laisser une production intergénérationnelle qui n'a cessé d'inspirer des intellectuels, d'engendrer des disciples qui ont fait de son livre un référentiel avec leurs propres échos contemporains. Par rapport aux combats engagés par la diaspora africaine, dans les pays occidentaux, le modernisme ne signifie pas pour Mariama Bâ un reniement de sa culture, des valeurs traditionnelles et familiales et de sa religion. Par ailleurs, le féminisme pour bien des auteurs en occident, doit rimer avec la liberté sexuelle, une libération du corps. En tant que musulmane, elle a une conception sacrée du corps de la femme. "Chaque femme fait de sa vie ce qu'elle souhaite. Une vie de femme dissolue est incompatible avec la morale." En effet, Mariama Bâ dans ce conflit entre modernité et tradition, réaffirme son attachement aux valeurs sur lesquelles repose un féminisme pacifique (elle n'est pas en guerre contre les hommes qui ne sont pas des ennemis) tout en combattant toute domination culturelle. Nul n'a de leçon d'humanité à recevoir de quiconque.